

## Vues d'ensemble

---

Number 264, January–February 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63411ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2010). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (264), 58–63.



## An Education

Peu de films nous captivent si passionnément qu'on ne voudrait jamais qu'ils se terminent. **An Education** est de ceux-là. La réalisatrice danoise Lone Scherfig, qui s'est fait connaître avec le charmant **Italian for Beginners**, s'est attaquée aux mémoires de la journaliste du **Sunday Times** Lynn Barber, remaniés par le scénariste Nick Hornby (**About A Boy**, **High Fidelity**). Et cela donne une très jolie histoire.

En 1962, Jenny (Carey Mulligan), une élève studieuse de 16 ans qui souhaite être admise à Oxford, fait la rencontre du séduisant David (Peter Sarsgaard), qui a plus que le double de son âge. Riche, il lui fait découvrir les grands restos, l'invite à des concerts, la fait voyager jusqu'à Paris et lui présente même un couple d'amis, Danny (Dominic Cooper) et Helen (Rosamund Pike). L'univers de la jeune femme en sera chamboulé. Pour le meilleur et pour le pire.

Visiblement inspirée par l'Angleterre des années 60, Lone Scherfig a parfaitement recréé cette époque pré-Beatles. Les tenues sont somptueuses, particulièrement celles de Jenny qui lui font ressembler à une certaine Audrey Hepburn. Les décors sont également réussis, notamment ceux de l'appartement opulent d'Helen et Danny qui recèle tant d'œuvres d'art. Et que dire de la musique aux accents jazzés des Melody Gardot, Madeleine Peyroux et Beth Rowley, et la *french touch* des chansons de Juliette Greco, sinon qu'elle apporte un charme indéniable. Côté interprétation, c'est le bonheur. Peter Sarsgaard (**Kingsley**) fait sensation dans le rôle du jeune dandy qui craque pour la petite Jenny. Mais la véritable révélation du film, c'est Carey Mulligan (**Pride and Prejudice**, **Public Enemies** et bientôt **Wall Street 2**) qui, selon la rumeur, pourrait même y récolter une nomination aux Oscars. Qui serait fort méritée. Elle incarne avec tellement de réalisme cette jeune fille moderne, délurée, amoureuse de la langue française (qu'elle parle même plutôt bien) et beaucoup trop mature pour ses 16 ans que l'on croirait presque que l'actrice joue sa propre vie. De fait, **An Education** se révèle un plaisir du début à la fin et ces cent passionnantes minutes nous paraissent beaucoup trop courtes.

CATHERINE SCHLAGER

■ Grande-Bretagne 2009, 100 minutes — **Réal.**: Lone Scherfig — **Scén.**: Nick Hornby — **Int.**: Carey Mulligan, Peter Sarsgaard, Dominic Cooper, Rosamund Pike, Alfred Molina, Cara Seymour, Emma Thompson, Sally Hawkins, Olivia Williams — **Dist.**: Métropole.



## Brothers

En 2004, Susanne Bier (**Open Hearts**, **After the Wedding**) signait **Brødre**, mélodrame haut de gamme relatant le retour d'un militaire devenu violent et paranoïaque à la suite d'une mission en Afghanistan. Évoquant les thèmes propres à **Coming Home** et **The Deer Hunter**, la cinéaste danoise explorait les effets collatéraux de la guerre dans la désagrégation du tissu familial et ses conséquences tragiques dans le quotidien. Inutile ici de questionner la richesse du sujet de **Brødre** et la pertinence d'en faire un *remake* dans un contexte américain.

Avec **Brothers**, bien qu'il s'éloigne de son Irlande natale, Jim Sheridan (**In the Name of the Father**, **The Boxer**, **In America**) poursuit ses thèmes usuels (relation familiale sur fond politique, possibilité de pardon et de guérison) tout en demeurant fidèle à l'œuvre d'origine à laquelle il ajoute des visages bien connus — Natalie Portman (pleurnicharde), Tobey Maguire (effarant), Jack Gyllenhaal, Sam Shepard (précieux et trop rare). Dans **Brødre**, tout se jouait dans les silences et les non-dits, les sourires, les étreintes, les regards furtifs. Bier, tout en finesse, accordait non seulement une grande confiance à l'image mais aussi à ses personnages et à ses spectateurs. Sheridan, quant à lui, peine à doser subtilement ces micro-événements — ici prolongés et appuyés à l'aide d'un motif musical ou de gros plans — et renforce les stéréotypes dans la présentation (fort dichotomique) des deux frères.

À l'instar de Bier, le cinéaste a le mérite de ne pas esthétiser son propos. Mais l'image brute s'enlise dans une mise en scène trop académique. Et la filmographie de Sheridan, sorte de *Free Cinema* tire-larmes rationnel et aseptisé, compte désormais une tentative de duplication de l'esthétique scandinave contemporaine tant prisée. Mais le faiseur d'images ne partage pas la même idée du montage tendu, la même grâce de la caméra à l'épaule et le même sens du cadre, toujours au plus près des visages et des corps, que Bier, qui, de film en film, propose une vision clairvoyante de l'idéologie *Dogma 95*. Et avec **Brothers**, Jim Sheridan, davantage intéressé par la direction d'acteurs que par des trouvailles visuelles autres que le champ-contrechamp, tombe dans la peinture d'émotions facile et se contente de suivre les poncifs du mélodrame.

MATHIEU SÉGUIN-TÉTREAU

■ FRÈRES — États-Unis 2009, 110 minutes — **Réal.**: Jim Sheridan — **Scén.**: David Benioff, Susanne Bier et Anders Thomas Jensen, d'après *Brødre* de Susanne Bier — **Int.**: Jake Gyllenhaal, Natalie Portman, Tobey Maguire, Sam Shepard, Mare Winningham — **Dist.**: Alliance.



## Inside Hana's Suitcase

Née en 1931, Hana Brady vit une enfance heureuse auprès de son grand frère George à Novo Mesto, ville morave de Tchécoslovaquie. Mais elle est juive, les vexations ne tarderont pas à s'abattre sur les siens. Sa mère puis son père seront déportés. Et, en 1942, son tour viendra. Elle passera deux années au camp de Theresienstadt et périra à treize ans dans la chambre à gaz d'Auschwitz. Seule, miraculeusement conservée, lui survivra sa petite valise. Larry Weinstein, producteur cofondateur de Rhombus Media, a réalisé de percutants documentaires à sujets musicaux, dont le bouleversant **Ravel's Brain**. Canadien d'origine juive, il n'aurait jamais entrepris un film sur la Shoah si un ami ne lui avait prêté le livre de Karen Levine *La Valise d'Hana, une histoire vraie*, best-seller traduit dans une quarantaine de langues. Il a tout de suite voulu en faire un film.

Un film complexe et varié. Avec bien sûr une multitude de photographies et de petits bouts de films d'archives. C'est à Tokyo que Fumiko Ishioka, coordonnatrice d'un petit musée sur l'Holocauste, déclenche une enquête dont la révélation la plus étonnante sera que George, le frère aîné, a survécu et vit en Ontario. En plus des témoignages classiques, on entendra la réaction à cette triste histoire d'enfants tchèques, japonais et canadiens. On a retrouvé jusqu'aux dessins au crayon et au fusain faits par Hana à Terezin.

On a même fait entrer les techniques d'animation dans cette séquence: voici que les arbres dessinés par la fillette se mettent à bouger, comme mus par le vent... Rarement aura-t-on vu au cinéma documentaire une telle richesse pour ne pas dire une telle surcharge d'informations. Il semble que l'auditoire visé soit l'auditoire enfantin, d'autant plus que Fumiko Ishioka avait tenu à ouvrir au public le fruit de ses recherches dans l'exposition *L'Holocauste vu à travers les yeux des enfants*. Le Japon aussi a ses martyrs. Une survivante d'Hiroshima dialogue avec George Brady. Le spectateur ne peut alors s'empêcher de se poser la question suivante: les Japonais font-ils des films sur leurs propres crimes de guerre et les montrent-ils à leurs enfants?

FRANCINE LAURENDEAU

■ Canada 2009, 90 minutes. — Réal.: Larry Weinstein — Scén.: Thomas Wallner — Avec: George Brady, Lara Brady, Fumiko Ishioka — Dist.: Alliance.



## Mary and Max

Les longs métrages étaient à l'honneur au OIAF 2009 et, malgré la forte concurrence de très bons films comme **Coraline** d'Henry Selick, **\$9.99** de Tatia Rosenthal, **Edisson and Leo** de Neil Burns, **My Dog Tulip** de Paul et Sandra Fierlinger, **Elu ilma Gabriella Ferrita** (Life without Gabriella Ferri) de Pritt et Olga Pärn, **Mai Mai Shinko to Sennan no Maho** (Mai Mai Miracle) de Sunao Katabuchi, c'est le long d'Adam Elliot qui s'est mérité le prix du meilleur long métrage. La trilogie familiale *Uncle* (1996), *Cousin* (1998) et *Brother* (1999) ainsi que le court métrage *Harvie Krumpet* (2003), Oscar du meilleur court métrage d'animation en 2004, nous préparaient à apprécier l'univers de **Mary and Max**.

Mary est une petite fille curieuse qui se pose de graves questions sur la vie. Cherchant des réponses, elle décide de correspondre avec quelqu'un en Amérique. Le destin la met en contact avec Max, quadragénaire puceau, gastronome au caractère particulier. S'ensuivra une relation épistolaire sur plusieurs années. Inspiré par sa propre relation avec un correspondant autiste de New York, Elliot nous livre ici un scénario sensible, intelligent et touchant.

Présenté en ouverture au festival de Sundance, ce film maintes fois primé se démarque par l'utilisation d'une esthétique monochrome, brun en Australie et gris aux États-Unis, qui rend très bien les émotions des personnages qui se sentent isolés, incompris et seuls au monde.

Avec une équipe d'animateurs d'expérience, Elliot a quand même mis cinq ans de travail pour en arriver à cette première réalisation de long métrage de marionnettes de pâte à modeler. Les membres de l'équipe n'ont pas cherché à reproduire le réel, mais bien à le transcender dans un conte sur la solitude et le désir d'apprendre à s'aimer soi-même. Avec un budget minime, bien loin des superproductions américaines, ils nous donnent à voir une œuvre unique et magique pleine de petites touches d'humour qui allègent le contenu plus grave. La prise de contrôle totale du réalisateur, de l'idée originale au montage final, apporte au film une grande cohérence entre l'image et le son. Nous assistons à un véritable film d'auteur.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ MARY ET MAX — Australie 2008, 80 minutes — Réal.: Adam Elliot — Scén.: Adam Elliot — Voix: Toni Collette, Philip Seymour Hoffman, Renée Geyer, Barry Humphries, Eric Bana, Bethany Whitmore — Dist.: Métropole.



## New York, I Love You

Les lumières de la nuit, le bruit des klaxons de gens pressés, une prostituée draguée, un musicien raté, un voleur volé, une chicane pour un taxi... **New York, I Love You**, c'est un amalgame de tout cela, et bien plus : c'est la ville en mouvement dans toute sa splendeur. Conceptualisée par Tristan Carné et Emmanuel Benbihy, l'idée initialement matérialisée dans le film **Paris, je t'aime**, qui exploitait la thématique de l'amour dans la « Ville lumière », revient en force dans la « Ville qui ne dort jamais ». Tentative, apprentissage, succès, échec, malaise, surprise, déception, étonnement, l'amour à New York, comme ce fut l'amour à Paris, c'est à la fois un monde nouveau et familier.

Après un premier segment racontant l'histoire d'un jeune homme se faisant prendre à son propre jeu en usant de ses talents de *pickpocket* pour séduire une femme, il sera difficile de décrocher de ce récit polysémique. Bien sûr, certains passages s'avèrent plus monotones que d'autres, mais la plupart intéressent, surtout à la fin du film, lorsque nous avons plus de recul sur l'œuvre globale.

Les acteurs, généralement persuasifs, mettront chacun en scène leur tranche de vie qui sera liée à celle d'autres, notamment par l'œuvre d'un personnage central. À l'intérieur de celles-ci, nous reconnaitrons de prestigieuses légendes de la scène, dont Eli Wallach, Cloris Leachman, James Caan, Julie Christie ou Andy Garcia. La riche distribution inclut aussi une multitude d'autres visages, souvent plus actuels, ayant contribué à divers degrés au 7<sup>e</sup> Art. Or, un lien plus ou moins serré se fera sentir entre les onze segments entrecoupés de transitions réalisées par Randall Balsmeyer. Le scénario solide et la mise en scène seront quant à eux accompagnés d'une trame sonore soigneusement sélectionnée qui reflète bien l'âme de chaque situation.

Sans vraiment pousser le concept plus loin, l'ambiance du film s'avère cependant plus chaleureuse que celle de **Paris, je t'aime**. Par exemple, nous nous sentons ici bien plus près des personnages. Après Paris en 2006 et New York en 2009, le prochain arrêt de l'amour se fera à Shanghai en 2011.

MAXIME BELLEY

■ France / États-Unis 2009, 103 minutes — **Réal.** : Randall Balsmeyer, Fatih Akin, Brett Ratner, etc. — **Scén.** : Tristan Carné, Emmanuel Benbihy, etc. — **Int.** : Nathalie Portman, Anton Yelchin, Hayden Christensen, Chris Cooper — **Dist.** : Séville.



## Nuages sur la ville

Pour son premier long métrage, Simon Galiero se lance un défi pour le moins audacieux, diriger trois artistes qui lui sont chers : Jean-Pierre Lefebvre et Robert Morin, cinéastes, et Téo Spsychalski, metteur en scène au théâtre. Justement, le film porte en partie sur les conflits entre générations, un conflit qu'il résout implicitement par ce casting, le cinéaste établissant ainsi une filiation avec ses prédécesseurs. L'incompréhension entre générations est un leurre ; le véritable incompris, c'est le monde moderne, celui qui est « déjà passé date » (dixit un éditeur interprété par Marcel Sabourin), celui donc qui est source de ce conflit.

C'est par petites touches d'humour décalé et ironique que Galiero aborde cette aliénation contemporaine, présentant un monde doucement agressif (paranoïa des médias sur la listériose, vacarme accentué d'un jeu vidéo, chaleur intense dans un bureau, etc.), un monde dans lequel on se perd aisément, que ce soit en forêt, où ni le GPS ni la boussole ne sont utiles, ou en banlieue, devant ces maisons si identiques qu'il est impossible de s'y retrouver. Les personnages vivent ces revers avec une certaine indifférence, une résignation qui, toutefois, ne les porte jamais vers un désespoir léthargique. Ce sont des *losers*, certes, mais aussi des survivants, des gens qui s'accrochent malgré tout, qui continuent leurs errances, en quête d'un sens quelconque à leur vie : Jean-Paul, l'écrivain, qui ne trouve plus de sujet digne de son écriture ; Michel, le chômeur, plus en recherche d'une vocation que d'un emploi ; Jacek, dont le cynisme l'empêche de voir réellement le monde pour ce qu'il est, trop ancré dans un passé nostalgique et trop haineux envers un monde moderne qui nécessairement lui échappe.

Cette perte de repères se traduit au scénario par un subtil mélange des genres, par une suite de scènes aux intonations variées. Les enjeux dramatiques demeurent ténus et peu importants, tout est dans le ton, dans ce spleen évoqué par un noir et blanc indolent, dans cette atmosphère douce-amère aux accents poétiques dus, entre autres, à ces animaux qui lancent à plusieurs reprises, au spectateur comme aux personnages, des regards insistants que l'on croirait ironiques, ou du moins amusés.

SYLVAIN LAVALLÉE

■ Canada [Québec] 2009, 88 minutes — **Réal.** : Simon Galiero — **Scén.** : Simon Galiero — **Int.** : Jean-Pierre Lefebvre, Robert Morin, Marcel Sabourin, Téo Spsychalski, Alex Bisping, Julie Ménard — **Dist.** : Métropole.



## Parking

Grâce à la signature de quelques-uns des cinéastes contemporains les plus estimés (Hou Hsiao-Hsien, Tsai Ming-Liang, Ang Lee), la réputation du cinéma taiwanais n'est plus à faire. C'est donc avec beaucoup de curiosité que nous découvrons le premier film de fiction du Taïwanais Mong-Hong Chung. **Parking** dépeint le destin tragicomique d'un jeune homme qui, en l'espace d'une seule journée, sera accablé d'une suite d'évènements intempestifs.

Cette chronique sans prétention d'un personnage malchanceux confiné dans un petit quartier loin de chez lui est racontée avec beaucoup de dextérité. On varie constamment le ton pour fleureter sans entraves avec le burlesque, la tragédie familiale et le film de gangsters.

En plus d'être réalisateur et scénariste de ce film, Chung en est le directeur photo. Pour ce rôle, il a fait preuve de brio. Les éclairages de nuit, magistralement réalisés, rappellent beaucoup le travail de Christopher Doyle lorsqu'il tourne avec Wong Kar Wai. Mais plus que tout, c'est son travail sur les cadrages et les mouvements de caméra qui doit être souligné, car cela lui permet de développer une fascinante réflexion sur le point de vue.

Les scènes où le personnage principal va rencontrer un couple de grands-parents qui vivent avec leur petite-fille illustrent bien comment le cinéaste déplace toujours sa caméra afin de faire varier le point de vue sur l'action : zoom avant, travelling avant, panoramique vers la gauche... À cela s'ajoute le montage pour des changements de point de vue plus radicaux. Mais cet usage du langage cinématographique n'a rien à voir avec ce que fait MTV ou la publicité ; Chung ne cherche pas à « dynamiser » ses actions. Plutôt, il tente de constamment relativiser le point de vue, ce qui est gros de sens.

Cette façon de travailler le cadrage peut aisément être rapprochée de certains films de Dogme95. Malgré un scénario sans grands éclats, Chung a réalisé un premier film somme toute réussi, surtout formellement.

**DOMINIC BOUCHARD**

■ **TING CHE** — Taiwan 2008, 106 minutes — **Réal.** : Mong-Hong Chung — **Scén.** : Mong-Hong Chung — **Int.** : Chen Chang, Lunmei Kwai, Leon Dai, Chapman To, Jack Kao, Peggy Tseng, Kai-Jung Lin, Mei-Yao Chang, Chung Hua Tou — **Dist.** : Evokative Films.



## Pour toujours... les Canadiens

Que la passionnée pour notre sport national que je suis ne trouve pas son compte dans ce quasi *Conte pour tous* est une chose, mais que l'on ne retrouve pas, dans ce film de commande, de cinématographie équivalente aux archives désolées. La fiction sert ici de prétexte à mettre en valeur des souvenirs du premier centenaire du club de hockey Canadiens. La production ne pouvait savoir que presque tous les joueurs seraient échangés pendant la saison morte. Alors, baser le rêve de la coupe Stanley sur les exploits de Saku Koivu et de ses comparses de l'édition 2008-2009, c'était bien risqué. La réalité dépasse encore la fiction. Et parce qu'ils arrivent trop tard dans le film, les effets spéciaux, bien faits, de vieilles cartes de hockey qui volent créent malheureusement une autre rupture de ton.

Benoît réalise un documentaire sur les Glorieux et s'éloigne de plus en plus de son fils William, qui, lui, joue son junior avec Le Collège français. Sa femme Michelle prend soin d'un jeune malade transféré de Val-d'Or et qui attend une greffe de rein. Le petit patient, Daniel, se liera d'amitié avec William et réalisera son rêve de voir un match en vrai, et ce, avec l'aide d'un vieux chauffeur de Zamboni, Gerry.

Le montage de ces trois trames narratives est très faible. On essaie de nous situer les personnages, mais un plan de Daniel à l'hôpital semble s'être glissé entre deux séquences tellement il est court. La mise en scène trop télévisuelle nous fait rapidement décrocher. Les maquillages paraissent grossiers au grand écran et l'on rit presque des lèvres orange des personnages et des yeux de raton laveur du petit malade. Ce n'est pas parce qu'il y a plusieurs plans dans une séquence que l'action en devient dynamique.

Au cinéma, on peut aussi accorder plus de place au silence et laisser les images parler. Ce premier long métrage de Sylvain Archambault souffre des tics accumulés par l'équipe de *Les Lavigueur: la vraie histoire*. Ici, dans l'amas de bons sentiments, on a surtout l'impression que la finale Canadiens contre Red Wings n'est pas vraie.

**ÉLÈNE DALLAIRE**

■ **Canada [Québec] 2009, 98 minutes — Réal.** : Sylvain Archambault — **Scén.** : Jacques Savoie — **Int.** : Danahé Audet-Beaulieu, Antoine L'Écuyer, Céline Bonnier, Christian Bégin, Claude Legault, Jean Lapointe, Denis Bernard, Jean Bélieu — **Dist.** : TVA.



## Precious

Film très attendu, **Precious** raconte les déboires d'une adolescente obèse, analphabète et enceinte (Gabourey Sidibe, non-professionnelle qui surprend par sa justesse de ton), qui tente de fuir sa mère brutale (l'humoriste Mo'Nique, bouleversante dans un rôle ingrat) en se faisant aider par une enseignante (Paula Patton, touchante) et une travailleuse sociale (la chanteuse Mariah Carey, sans *glitter*, méconnaissable et crédible). C'est dit: les interprétations constituent le seul atout de cette chronique sociale — qui nous épargne au moins le coup du manichéisme et du misérabilisme outranciers — sur la libération de la parole et la volonté de s'en sortir.

**Precious** alterne deux régimes d'images: celles de la réalité de Precious et celles de ses rêves éveillés. Alors que le deuxième régime donne droit à un dégoûlage audiovisuel vidéoclipé inoffensif où tout est permis, le premier régime évite toute mise en image esthétisante de cette réalité individuelle mais aussi collective (parti pris inverse de **Polytechnique** qui rappelle le récent débat autour de la belle image et de l'image juste). Bien que chaque plan dans **Precious** soit mal cadré et mal éclairé, ce procédé pourrait convenir, à la rigueur, à l'effet de réalisme tant recherché par Daniels, qui s'amuse ici à plagier l'esthétique du cinéma documentaire — caméra à l'épaule hypernerveuse, accumulation de décadrages, de zoom in et zoom out mal exécutés. De plus, il insère dans sa narration un contenu *trash* fort discutable: appartement encrassé par la fumée de cigarette, gros plan sur la viande dégoûlante de gras, moments de brutalité démesurée entre la mère et la fille, scène de viol, de vomis, de *garrochage* de vaisselle, de téléviseur, de bébé naissant.

Le cinéaste semble omettre toute rigueur esthétique, comme si le cinéma du réel se devait d'être autant bâclé. Ainsi, toutes les séquences se terminent schématiquement par un fondu au noir dans cette peinture pseudo-documentaire/documentarisante où apparaissent tout à coup un travelling parfaitement exécuté, des effets de style pompeux, des ruptures de ton et les pop stars Mariah Carey et Lenny Kravitz. Et du coup, Daniels esquive toute justesse de l'image de la réalité.

MATHIEU SÉGUIN-TÉTREULT

■ LA VÉRITABLE PRECIOUS JONES — États-Unis 2009, 110 minutes — Réal.: Lee Daniels — Scén.: Geoffrey Fletcher d'après l'œuvre *Push* de Sapphire — Int.: Gabourey Sidibe, Mo'Nique, Paula Patton, Mariah Carey, Lenny Kravitz — Dist.: Equinoxe.



## The Twilight Saga: New Moon

Les producteurs du premier opus de la tétralogie *Twilight*, série basée sur les livres de Stephenie Meyer, étaient loin de se douter que leur film allait engendrer une telle frénésie mondiale. Les médias, conscients du large potentiel du phénomène, se sont ainsi empressés de s'emparer de l'image du film, incarné par le couple Stewart-Pattinson. Depuis, les magazines, journaux et sites à potins ne cessent de parler de ce duo, auquel s'est récemment ajouté un chaperon musclé: Taylor Lautner, qui vole de plus en plus la vedette à Pattinson. Effectivement, dans **New Moon**, l'Amérindien s'est, depuis l'épisode initial, fait pousser des muscles et affirmé comme loup-garou plus ou moins crédible. C'est ainsi que son personnage acquiert une plus grande «profondeur», et ce, aux dépens de celui d'Edward.

Ce deuxième épisode se concentre donc sur la séparation entre Bella et Edward, à la suite d'un accident familial inévitable lorsqu'un humain fréquente des vampires refoûlés, et ce, au même titre qu'un mouton fréquenterait des loups «végétariens». Longtemps, elle remontera la pente escarpée de sa peine d'amour, aidée de son nouvel ami lycanthrope qui, lui aussi, finira par l'abandonner.

Plus sobre et moins magique que son prédécesseur, **New Moon** semble véritablement être une transition dans le parcours des protagonistes. Or, le film termine la présentation des personnages et donne une nouvelle direction à l'histoire globale. Véritable phénomène superficiel qui n'a pas logiquement lieu d'être — vu la qualité cinématographique plus que moyenne des films — la saga *Twilight* poursuit, avec ce deuxième opus, sa montée au firmament des box-offices. Vu comme un film déviant pour la jeunesse, il a récemment été condamné par le Vatican. Disons tout simplement que côté déviance, il y a pire, mais qu'il est toutefois possible d'accorder au pape le fait que **New Moon** ne fait pas la distribution des plus grandes vertus à notre jeunesse facile à influencer!

MAXIME BELLEY

■ LA SAGA TWILIGHT: TENTATION — États-Unis 2009, 130 minutes — Réal.: Chris Weitz — Scén.: Melissa Rosenberg, basé sur le roman de Stephenie Meyer — Int.: Kristen Stewart, Taylor Lautner, Robert Pattinson — Dist.: Séville.



## Visionnaires planétaires

C'est dans la manifestation des multiples voies de l'engagement social, politique et artistique que le documentaire d'auteur prend forme. Mais il s'agit aussi d'un regard sur l'art et la vie et sur la représentation du rapport entre l'individu et le monde qui l'entoure. À travers la forme du documentaire, Sylvie Van Brabant propose une réflexion sur ces questions fondamentales.

Si l'écologie est devenue un sujet à la mode et régulièrement exploré, la réalisatrice le traite ici avec un goût de l'esthète, une vision originale et un regard humaniste qui en dit long sur ses intentions. Cette proposition ici s'articule autour de débats, de discours et de solutions réalistes. Les intervenants, tous des intellectuels affranchis, étalent leurs idées avec raison, logique et sens pratique. Comme point de départ, la quête de Mikael Rioux, natif de Trois-Pistoles, préoccupé par les problèmes de l'environnement, guidé par son instinct de préservation et par les conseils précieux de Christian De Laet, environnementaliste pratique, 80 ans.

D'un point de vue cinématographique, cette quête prend les formes d'un *road movie* écologique et environnemental où, de rencontre en rencontre, de pays en pays, seront révélés les multiples discours sur la question. C'est ainsi que **Visionnaires planétaires**, titre d'autant plus prophétique, se transforme en un dialogue entre l'individu et la nature, entre le processus d'engagement et les lois économiques, entre la responsabilité politique et le comportement social.

Ce qui se dégage de tous ces propos révélant avec rigueur et détermination les problèmes de l'appauvrissement, de la pollution, des profits éhontés de grandes entreprises et de la détérioration de l'environnement, c'est sans aucun doute cette nécessité de plus en plus grande d'impliquer l'individu, ou mieux encore, la collectivité, dans la lutte pour la survie de l'espèce et du territoire global. À titre d'exemple, le designer écologique canadien John Todd affirme qu'on pourrait «dès aujourd'hui, réduire notre impact sur l'environnement de 90%».

Et c'est avec un sentiment d'énergie et de confiance que Rioux retourne chez lui, continuant sa mission de *visionnaire écologique*. Et pour Sylvie Van Brabant, **Visionnaires planétaires** devient une enquête humaniste et essentielle mise en scène avec acuité, persévérance et un sens de l'engagement exemplaire.

ÉLIE CASTIEL

■ Canada [Québec] 2009, 83 minutes — Réal. : Sylvie Van Brabant — Scén. : Sylvie Van Brabant — Avec : Mikael Rioux, Christian de Laet, Ashok Khosla, Karl-Henrik Robert, John Todd, Nancy Jack Todd, Wangari Maathai, Marilyn Mehlmann, Peter Koenig — Dist. : ONF.



## The Young Victoria

Victoria refuse de signer un acte donnant à sa mère, la duchesse de Kent, le titre de régente pendant sa minorité et à John Conroy, secrétaire très particulier de cette duchesse, la mainmise sur le royaume. Ce Conroy emploie des termes très forts et même la contrainte physique et Victoria s'en sort en taçant sa mère. C'est dans ces moments de conflits familiaux et de réconciliations que Jean-Marc Vallée et le scénariste John Fellowes nous font le mieux comprendre les enjeux de cette accession étonnante.

Victoria est née du tardif mariage d'Edward, duc de Kent, quatrième fils de Georges III. Elle devint reine puisqu'elle était l'aînée survivante des enfants légitimes de cette nombreuse famille. Elle arrive donc peu préparée à cet emploi à cause du «système de Kensington» par lequel Conroy et la duchesse de Kent ont contrôlé son éducation. En utilisant de nombreux miroirs, Vallée permet à Emily Blunt de montrer les moments de réflexion d'une jeune fille volontaire qui doit conquérir sa place avec l'aide de peu de parents et d'amis. Léopold, roi des Belges, oncle favori de Victoria, est montré dans le film comme un étranger s'immisçant dans les affaires du Royaume-Uni. La complicité entre Blunt et Friend permet de faire passer plus agréablement les étapes de l'apprentissage amoureux entre Albert et Victoria.

La mise en scène de Vallée cadre assez souvent le couple d'assez près et seul un effet visuel plus évident montre Victoria transportée d'aise au début d'un bal où tous voient bien un couple royal en train de se former. Comme très souvent dans ces drames historiques britanniques, la reconstitution des décors, des costumes et des attitudes et l'interprétation de tous les acteurs, jusque dans les rôles les plus secondaires, constituent les points forts de ce film.

Malheureusement, la musique de Ilan Eshkeri est un peu trop présente et l'on aurait pu espérer plus d'emploi de la musique du temps. Certains épisodes réels ont été un peu modifiés, mais il est véridique que Victoria et Albert formèrent un couple royal amoureux et très uni. Vallée réussit donc à être au service d'une histoire romantique dont il rend bien le ton enjoué et dramatique. ⑤

LUC CHAPUT

■ VICTORIA, LES JEUNES ANNÉES D'UNE REINE — Grande-Bretagne / États-Unis 2009, 104 minutes — Réal. : Jean-Marc Vallée — Scén. : Julian Fellowes — Int. : Emily Blunt, Rupert Friend, Paul Bettany, Miranda Richardson, Mark Strong, Jim Broadbent, Jesper Christensen, Thomas Kretschmann — Dist. : Alliance.